

UNE HISTOIRE DE VENT (1986-1988)

de Joris Ivens

réalisé avec Marcelline Loridan

musique Michel Portal

En 1934 Joris Ivens tourne « Zuiderzee » la lutte de titan des hollandais contre la mer et nous assistons à la naissance de l'un des plus grands cinéastes documentaristes de l'histoire du cinéma, un cinéaste qui a ausculté le cœur du monde.

Le cinéma direct sera sa technique, en essayant de capter le réel en train de se faire.

Son parcours fut celui d'un romantique engagé pour témoigner partout sur la planète, aux points les plus brûlants, de la valeur du combat de celles et ceux qui luttent pour l'homme et son histoire, en évitant tout manichéisme. Suivant aussi bien les révolutionnaires bolcheviques, la longue marche de Mao Tsé-toung, les combattants de la guerre d'Espagne, ceux du Vietnam, les révoltes minières et terriennes, mais aussi le « Chant des Fleuves », risquant régulièrement sa vie, mais ramenant des images d'un souffle épique rare, tout est grand dans ce marcheur dans le monde, à l'écoute de la douleur et de la grandeur humaine où la poésie n'est jamais absente.

A quatre-vingt-dix ans, au soir de sa vie avec sa compagne Marcelline Loridan, il réalise en Chine « Une histoire de vent » un film envahi par une paix profonde, de la limpidité de celles et ceux, pas très nombreux, qui rencontrent une autre dimension de la vie résumée par un vieux maître de l'Inde : « La véritable joie est sans joie ».

Dans ce film absolument unique, le vieil homme (Joris Ivens) a le projet de filmer l'invisible, de filmer le vent, le secret de la vie, le souffle. Entouré de techniciens, assis sur une chaise en plein désert de Mongolie, il attend que le vent se lève, laissant vaquer son imagination au gré de ses pensées.

La clarinette basse de Michel Portal invente des souffles lyriques pour l'emporter dans ses souvenirs. Un vieux chinois avec des gestes lents lui explique le secret du souffle tel que l'enseigne le tai-chi. Un homme singe bondit d'une image à l'autre. Puis une sorcière, enfin, fera lever le vent. C'est une fiction-documentaire féerique sur la vie, la mort d'un poète qui se prend pour le cerf-volant de l'histoire.

Comme certains grands peintres : Poussin, Rembrandt, Velasquez, Joris Ivens a fait son Autoportrait. Sa subjectivité est le principe constructif de l'histoire.

Le vent des « Brisants » (1929) fuyait déjà sur le sable de Katwigh comme il court sur les rides du désert de Gobi du Mont Tai shan dans « Une histoire de vent ».

Filmer des événements a toujours un côté subjectif, car le cinéaste est au centre. Ici c'est lui-même, sous forme d'autoportrait, qui s'abandonne à l'apparence des impressions objectives sans chercher de connections entre elles. Sa subjectivité est le principe constructif. « Une histoire de vent » se lit comme le dévoilement du héros invisible (l'auteur) des films antérieurs. Le cinéaste de documentaire ne puise pas dans ses souvenirs, il crée pendant le

déroulement de l'événement et y participe. Il dialogue avec l'incertitude.

Ce film trace un chemin aussi dans celui des légendes avec Yi l'archer qui écoute le grand exorciste, le Singe de la mythologie est un des dieux qui parodie et son rire a pouvoir d'exorcisme. Ses pirouettes dispersent les pensées de mort, qui s'emparent dans ses rêveries du vieil homme auprès du vieux maître de Tai-chi, puis pendant les découvertes des compagnons d'éternité de l'empereur Qia shi Huangdi. Il est le jeu, le mouvement au sein de l'immobilité. Le masque et la sorcière relèvent d'une magie ancienne, la croyance en un univers animé par les esprits comme ceux du théâtre « Nuoxi ». Surmontés de cornes, les masques interviennent sur le temps, le dragon se déchaîne et est cause de l'ouragan. Les dragons se cachent dans les nuages et sont les images du souffle qui soutient toute chose.

Le taoïsme nourrit la réflexion du cinéaste. L'univers est vivant, soumis aux mutations et en perpétuel devenir. Le désert porte le vide de l'attente comme la rencontre du Bouddha endormi de Dazu qui a mille mains pour consoler et mille yeux pour tout voir.

Faisant pendant à la mythologie, les machines mécaniques comme les moulins à vent, l'avion de ligne, les radars géants, le cinéma de Méliès avec ses clignotements de lumière, la rêverie en plus, prolongent les mouvements et les désirs du monde.

Le film laisse transparaître dans sa forme l'histoire subtile d'un dragon à l'instar du rouleau de papier déployé par le singe.